

Causeries  
insolites  
Christiane Prioult

**T**imâgî  
n  
b  
l  
é

Le chasseur abstrait éditeur



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-267-1  
EAN: 9782355542671

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: Juillet 2012

**Copyrights:**

© 2012 Le chasseur abstrait éditeur



Christiane Prioult

**Causeries insolites**

**L'***imagi*<sup>n</sup>  
*b*  
*l*  
*e*

Le chasseur abstrait éditeur



*Il n'y a pas d'amour de vivre  
sans désespoir de vivre.*

**Albert Camus**





**LUNDI**

**Prémices**



Morphée avait abandonné le dormeur, mais les draps retenaient encore la chaleur de la vie, chaleur intime, délicate et troublante à la fois, cette preuve d'existence ressentie le matin au réveil, et que le jour effeuille sans le moindre scrupule. Le corps refusait le saut dans l'autre vie, celle de l'agitation, du trépignement, de la réalité, il s'accrochait à la douceur des draps, au confort de l'oreiller, à la volupté d'être libéré du poids de la vie journalière, ne fût-ce que pour un bref instant ; il refusait la plongée au sein de la rivière des jours, il voulait être lui-même, absout de toute contrainte, rien que lui-même, égoïste et farouche. La semaine s'ouvrait sur la frustration évidente imposée par le sens du mot participation. Les inventeurs du langage ne se sont pas trompés, chaque jour de la semaine se termine par un *i* impératif que la chuintante du dimanche parvient difficilement à corriger.

Un bras qui s'allonge hors des draps, et la jambe qui glisse en quête du sol où se poser, déjà tout est dit, et le jour commence dans le regret de la douceur disparue. La fenêtre du logis s'ouvre sur la grisaille d'un lundi matin, l'esprit se cabre et refuse la morne perspective, à la recherche d'un arc en ciel dans le lointain :

sur l'océan du seul désir égaré sur l'onde imprécise  
l'esprit s'enfuit avec le temps  
quand le gris le tourmente  
il fuit  
libéré de la pluie moqueuse

qui ruisselle au flanc des coteaux  
des caprices du vent affolant la nature  
il fuit  
jusqu'au bout de lui-même  
à la recherche de l'arc en ciel  
prisonnier de l'éphémère jouissance  
de ses couleurs subjectives  
jaune cyan ou lilas  
vers ce monde inondé de lumière  
cascade printanière ou rendez-vous d'automne  
palette de couleurs  
sous l'arche d'un triomphe  
vers le cobalt d'un bleu d'iris  
l'indigo qui fait contraste  
ou le mauve instant de délice  
pour cueillir l'illusion  
dans la courbe du ciel

Le jour commence, l'instant s'enchaîne à l'instant, et l'heure  
à l'heure, dans un faisceau d'espoirs, à peine entrevus, et sa  
trame légère dessine le chemin vers les pensées perdues,  
que cette vision de lumière, cet imaginaire en folie dans les  
reflets de l'arc en ciel, est venu réveiller :

le bleu presque vert  
qui hante la mémoire  
dessine en courbes folles  
les reflets d'autrefois  
dans un frisson léger

Le cœur s'arrête de battre, entraînant l'esprit vers une  
étrange aventure :

fleurs fanées feuilles mortes  
à travers les saisons  
enrubannées de deuils  
jours froissés et morts  
sous des doigts ignorants  
litanies de regrets  
cohortes effacées des appels à demain  
un demain inconscient  
de ce qui pouvait être  
et ne fut jamais  
pensées incendiaires  
feux de joie presque éteints  
sous le regard du temps  
vos tisons rougeoient encore  
à demi consumés  
que faire d'ombres mortes de bribes et de riens  
ils passent et défilent invisibles  
sur l'horizon défunt  
sur l'espace fragile de roseaux  
parcourus par le vent  
conteur d'illusions le poète voyage  
au fond de l'océan de ses propres ténèbres  
en apnée  
dans les flots du sentir  
demain hier ou aujourd'hui peut-être  
dans ce frisson étrange  
que retient l'émotion dans ses doigts prophétiques

L'attente de l'imprévisible s'étale et s'étire tout au long du jour, jusqu'à la venue du soir, dans le ciel soudain libéré de ses nuages, dernier reflet, dernière découverte

avant la nuit, dernier regard sur le jardin, dernière hésitation avant de refermer la fenêtre, dernière image, saisie dans la rougeur du couchant :

une fleur pensive  
face au monde nu  
retient en son sein  
hiver et repli  
calice d'opale  
imprimant le sceau  
des rêves fragiles  
au rideau de feu  
du soleil couchant  
l'ombre se profile  
enserrant la fleur  
silhouette évasive  
plaquée dans le sang  
du jour qui se meurt

Et la nuit revient, la lune surgit dans sa course immuable, tout aussi persistante que la curiosité soulevée par la contemplation de celle qui éclaire les nuages :

amoureux de ton regard  
posé sur la planète  
les poètes jadis  
poursuivaient leur rêve  
épris de tes mystères  
sous la grise poussière  
qu'Armstrong foula aux pieds  
œil de chat de Lafforgue

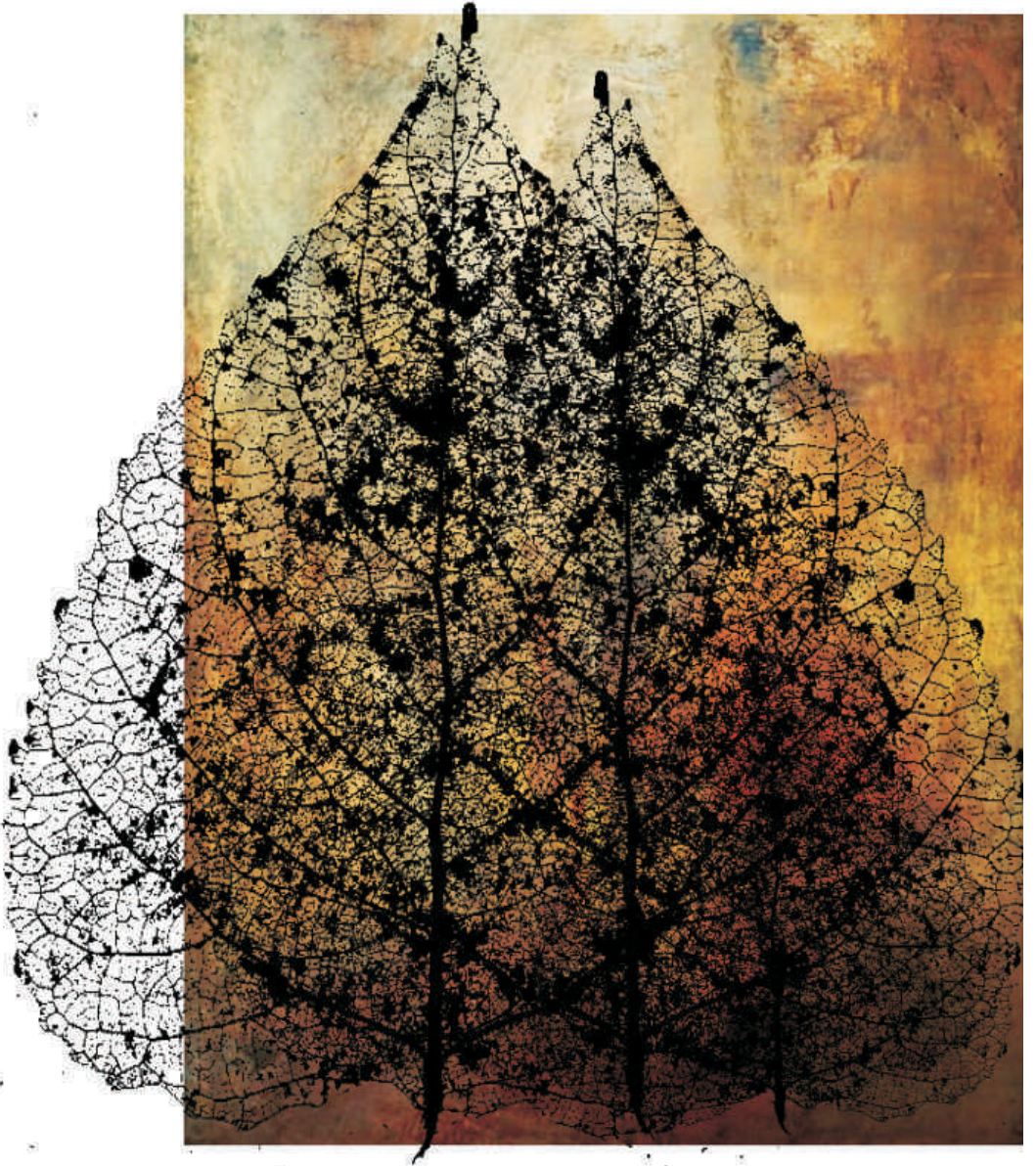
ou celle que Musset  
allait voir à la brune  
sur un clocher jauni  
désormais tu es nue  
sous le regard cupide des hommes  
tremplin vers d'autres cieux  
qui sait peut-être  
vers l'immense futur  
conquête presque irréalée  
du monde de demain.

Dormeur, enfant du sommeil, repose en paix, le soir est de retour. Morphée, fils d'Hypnos, veille sur ta nuit, jusqu'à l'aube tu pourras fuir l'espace et la durée. Quand tu délaisseras ton lit, demain, cours vite à la fenêtre voir le temps qu'il fait.





LUNDI





Un jour nouveau vient de naître, déjà lundi. La sonnette à la porte d'entrée laisse entendre sa voix, un peu vieillotte, un peu cassée, dans le surgissement de l'incertitude, au cœur du matin immobile. Une porte va s'ouvrir, comme un regard nouveau jeté sur ce qui n'est pas encore : l'inattendu, l'imprévisible, conversation en perspective, tout un symbole de plaisir ou de refus. Un bruit de clef, un déclic incertain ; « Sésame, ouvre-toi » et la porte s'ouvre.

— Romain, je n'espérais pas te voir cette année.

— Tu sais bien que je ne serais pas venu ici, sans te rendre visite ! J'ai pu échapper pour quelques jours, à la tyrannie du travail : un vrai bonheur, juste le temps de reprendre nos vieilles habitudes, ces bavardages à bâtons rompus qui font le charme de la vie. Regarde dehors, le vent a dissipé les nuages, alors viens !

sur le sable de l'arène  
sur les galets de la grève  
viens  
d'un pas léger  
suivre la trace  
incertaine  
du vent d'été  
le vent s'endort  
un court instant  
dans un hamac  
qu'aranéide  
a tissé fébrilement

— Mais le vent jamais ne se calme, dans le jardin il rôde à l'affût, maître indéfinissable du monde des chimères, et son souffle cherche une cible sur laquelle faire éclater son humeur changeante :

dessous les jupes du vert feuillage  
dans le corsage des fleurs écloses  
Eole s'invente droit de passage  
soudain il pénètre  
dans une nuée qui éclate  
sous son poinçon  
cri d'espace en perdition  
quand le vent hurle  
au bord du gué  
cri de rage cri de passion  
souffle noir comme l'orage  
déraison  
le monde ploie  
s'incurve et cède à sa folie  
verse des pleurs  
et mendie son pardon

— Laisse souffler le vent à sa guise. N'entends-tu pas dans l'autre pièce, la rumeur des nouvelles, diffusées par la radio ? La terre se trouve prise au piège. L'heure si douce du réveil a laissé place à la peur. Le tocsin sur les ondes fait écho à l'angoisse, déchire à belles dents la planète affolée : l'île, là-bas, que Marco Polo nomma Cipango, « le pays de la racine du jour » vient d'entrer dans la terreur ; au Japon, la terre qui tremble s'est fait, soudain, l'écho d'une autre crainte :

Sésame ouvre-toi et la porte s'est ouverte  
la nature conquise sous le joug du béton  
emprisonne l'atome  
dans le ronron sournois d'un grand chat assoupi  
lueurs magiques au sein de la nuit  
l'or de la richesse au fond des escarcelles  
illumine les prunelles avides  
gloire factice de l'argent  
des lueurs fugaces éclatent en stries  
sur les tableaux du grand régulateur  
de Tokio à New York  
de Londres à Pékin  
de Paris à Melbourne  
de Bruxelles à Berlin  
dans le monde en délire  
science et argent de pair  
étaient leurs symboles de puissance  
dans l'inconstance du temps

Prométhée

la vie ballotée sur des plaques instables  
porteuses de continent  
et la mer déchaînée  
dans le déferlement des vagues  
aurais-tu oublié  
le châtimeur des dieux

— Divine planète, j'ai pitié de toi :

brindilles feuilles mortes herbes folles en délire  
senteurs de prés humides corolles entrouvertes

qui viennent sur la chair imprimer leurs parfums  
terre des sens  
terre des saisons des brises ou d'Eole en furie  
terre des parfums de miel et de senteurs sauvages  
accrochés sur les flancs de coteaux où ruissellent  
les galets épars des rêves insoumis  
les décennies enfuies sur les lèvres du vent  
et les pleurs des morts soustraits à ta présence  
terre comme un visage qui se fond dans la nuit  
limon de vie en proie à la folie des humains  
terre blessée terre meurtrie  
sous les doigts inconscients des hommes de ce siècle  
sur l'argile rougie du sang de tes blessures  
est inscrite pourtant l'unique raison de croire  
le refus du vide  
et du néant hagard

— L'homme passe, oublieux des conséquences de ses actes; l'insouciance règne en maître.

— Regarde par la fenêtre, le vent ne souffle plus, et la grisaille est de retour, elle fait écho aux nouvelles. La tristesse semble poser sur le ciel un grand voile immobile.

La pluie martèle la vitre  
la fenêtre gémit et refuse de s'ouvrir  
pour laisser filtrer la lumière  
le vent se glisse à travers les rainures  
s'enroule inconscient sur la main qui écrit  
l'envol des colombes a sombré dans le gris  
jour de pluie  
la peur se hisse en maître  
sur les objets épars

limitant le champ clos où frémit son tourment  
le vide secoue ses ailes  
sur un monde perdu où règne la détresse  
le noir installe son bivouac  
au fond des pensées  
dans des lambeaux de brume  
seuls  
dans les rues endeuillées  
les parapluies pareils à des ballons  
invitent l'esprit à fuir  
vers un monde meilleur

— L'univers semble recroquevillé sur lui-même, les  
mots se pressent sur les lèvres et trahissent jusqu'aux pen-  
sées les plus secrètes.

— Tu as raison.

comme l'oiseau blessé  
criant sa détresse  
j'ai pensé l'espérance  
quand résonnait le glas  
j'ai refusé de croire à l'ironie du jour  
la vague qui se brise  
après sa course folle  
avalée par le sable dans la senteur de l'iode  
et le cœur déchiré a battu la chamade  
battu intensément  
jusqu'au dernier frisson  
jusqu'au dernier sursaut  
jusqu'à la cicatrice sur la plaie refermée  
par la mer et le sel  
le vent a soufflé et rongé la douleur

rongé à belles dents  
un reste de mirage

— Cesse de gémir sur la vie, et si quelque sentiment  
te fait souffrir, pense qu'il n'est qu'errance :

l'oubli  
comme une bulle de lumière  
que l'enfant arrache au savon  
vient très vite  
trop tôt peut-être  
faire éclater l'illusion  
même si rien ne reste  
d'un pieux mensonge  
au bout du compte  
ne t'en déplaie  
cours chercher  
au fond d'un songe  
autres pensées de miel

— Pourquoi cette ironie soudaine ? Je faisais allusion  
à des souvenirs de jeunesse, on ne peut oublier la transpa-  
rence.

ce passé qui n'est plus rêve encore  
dans un cœur sans oubli  
les yeux ouverts dans son regard  
les yeux noyés dans le ciel  
le cœur se serre et frémit  
en pensant à hier  
pour lui et moi  
même tourment



même orage et la géhenne  
que pouvions-nous aux sentiments  
il a sombré dans les ténèbres  
et j'ai vécu  
rien ne peut apaiser la peine  
la mienne brûle au fond de l'âme  
inconsciemment

— Je n'ai pas voulu te blesser. Ce soir retourne près de Morphée pour oublier. Quand demain tu émergeras des bienfaits du sommeil, regarde autour de toi, un autre jour se dessine, les couleurs vont renaître, le soleil viendra frapper les volets clos. En attendant, je retourne chez ma tante, savourer ses gâteaux.



## Table des matières

LUNDI - Prémices	7
LUNDI	15
MARDI	25
MERCREDI	39
JEUDI	49
VENDREDI	59
SAMEDI	69



*du même auteur*

- **Lumière d'ombres** - *Éditions Thot* (2000)
- **En butinant des souvenirs** - *ACALA* (2001)
- **Escale au pays des chimères** - *Les Presses Littéraires* (2004)
- **William Faulkner et Albert Camus, une rencontre: une communauté spirituelle** - *Éditions L'Harmattan* (2006)
- **Métamorphoses** - *Le chasseur abstrait éditeur* (2009)
- **Veille sur Laura** - Prix Chasseur de nouvelles 2010 - *Le chasseur abstrait éditeur* (2010)

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)**

imprimé en Pologne par:

**ECD**

ul. Horbaczewskiego 21/17  
54130 Wroclaw / Breslau  
NIP: 8811385535  
REGON: 891498866  
[www.centre-europeen.eu](http://www.centre-europeen.eu)

ISBN : 978-2-35554-267-1  
EAN : 9782355542671

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: Juillet 2012



«Morphée avait abandonné le dormeur, mais les draps retenaient encore la chaleur de la vie, chaleur intime, délicate et troublante à la fois, cette preuve d'existence ressentie le matin au réveil, et que le jour effeuille sans le moindre scrupule. Le corps refusait le saut dans l'autre vie, celle de l'agitation, du trépignement, de la réalité, il s'accrochait à la douceur des draps, au confort de l'oreiller, à la volupté d'être libéré du poids de la vie journalière, ne fût-ce que pour un bref instant; il refusait la plongée au sein de la rivière des jours, il voulait être lui-même, absout de toute contrainte, rien que lui-même, égoïste et farouche. La semaine s'ouvrait sur la frustration évidente imposée par le sens du mot participation. Les inventeurs du langage ne se sont pas trompés, chaque jour de la semaine se termine par un i impératif que la chuintante du dimanche parvient difficilement à corriger. [...]»

*Ce sont les prémices de lundi et nous irons jusqu'à samedi. Un voyage poétique du quotidien, où amour et désespoir de vivre se mêlent.*

Prix: 18 €



9 782355 154267 1

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)